

Beauvoir : écriture mémoriale & naissance de l'autrice

Francis Walsh



Littérature, n° 191, « Beauvoir en ses mémoires », sous la direction de Jean-Louis Jeannelle, septembre 2018, 149 p., EAN 9782200931872 ; *Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée*, sous la direction de Jean-Louis Jeannelle, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, coll. « Didact : Concours », 2018, 354 p., EAN 978753575745.

Pour citer cet article

Francis Walsh, « Beauvoir : écriture mémoriale & naissance de l'autrice », *Acta fabula*, vol. 20, n° 6, Essais critiques, Juin-juillet 2019, URL : <https://www.fabula.org/revue/document12223.php>, article mis en ligne le 03 Juin 2019, consulté le 20 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.12223

Beauvoir : écriture mémoriale & naissance de l'autrice

Francis Walsh

Alors que l'autobiographie de Sartre s'ouvre sur une évocation vague de son arrière-grand-père — quelque part en Alsace, autour de 1850 —, le cycle mémorial beauvoirien s'enracine avec précision dans la naissance de l'autrice : « Je suis née à 4 heures du matin, le 9 janvier 1908, dans une chambre aux meubles laqués de blanc, qui donnait sur le boulevard Raspail¹. » Le contraste entre les commencements, l'un qui exhibe le travail de l'écriture, l'autre qui au contraire « frappe par son évidence² », pourrait rappeler une certaine idée du partage des tâches littéraires du couple : à Sartre la dialectique, ou les virtuosités de l'écriture du Moi ; à Beauvoir la chronologie et les fades illusions de la linéarité³.

C'est ce type de lectures figées entourant Beauvoir que corrigent deux récents ouvrages collectifs : « Beauvoir en ses mémoires » (publié dans la revue *Littérature*) et *Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée* (publié aux Presses Universitaires de Rennes, collection « Didact : Concours »). Jean-Louis Jeannelle, qui a dirigé les deux ouvrages, souligne les limites du « pacte autobiographique », et plus spécifiquement de son « critère d'identification de nature supposément poétique (à savoir l'identité stricte entre les trois instances énonciatives, auteur, narrateur et personnage principal), mais implicitement et stratégiquement éthique⁴ » : ce cadre théorique ne permettrait pas de saisir les enjeux propres aux *Mémoires*, la recherche d'une énonciation vraie, à la fois singulière et générale, individuelle mais ouvrant au collectif (social et historique). La définition logico-formelle de l'identité érige en effet une barrière entre ce qui est moi et non-moi, vrai et non-vrai ; elle isole, fige. Cette même monadologie amenait d'ailleurs Philippe Lejeune à voir dans l'expression « lecture de l'autre » un « pléonasme⁵ », comme s'il n'y avait pas, à même les distances, la possibilité d'une mise en commun, comme si la mobilité des identités et des formes de vie était chose impossible ou inavouable :

¹ Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée* [1958], dans *Mémoires*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, t. 1, p. 3.

² Françoise Simonet-Tenant, « Mode d'emploi pour une lecture du récit d'enfance beauvoirien », dans Jean-Louis Jeannelle, dir., *Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée*, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Didact : Concours », 2019, p. 121.

³ Voir Philippe Lejeune, « L'ordre du récit dans *Les Mots* de Sartre », *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1996, p. 147-243.

⁴ Jean-Louis Jeannelle, « Introduction », dans *Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 9.

⁵ Philippe Lejeune, « Écriture de soi et lecture de l'autre », dans Jacques Poirier, dir., *Écriture de soi et lecture de l'autre*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2002, p. 214.

« Cette "Simone" c'est moi-même⁶ *Littérature*, n° 191, « Beauvoir en ses mémoires », septembre 2018, p. 73. », confesse au contraire une lectrice des *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

C'est un constat similaire, celui de la grande flexibilité des *Mémoires*, que suggère la diversité des analyses qui leur sont consacrées dans les collectifs à l'étude. Le premier, « Beauvoir en ses mémoires », est une interprétation collective de l'ensemble de l'édifice mémorial beauvoirien, lequel est saisi à travers une pluralité de discours internes et externes à l'œuvre de l'autrice : l'histoire des écrits de soi antérieurs, postérieurs et contemporains aux *Mémoires*, les lettres de ses lectrices et la philosophie féministe et existentialiste, notamment. Le second ouvrage, qui accompagne l'entrée des *Mémoires d'une jeune fille rangée* au programme d'agrégation de lettres, se concentre davantage sur le récit de jeunesse : certaines études proposent une interprétation de l'œuvre dans sa totalité (les *Mémoires d'une jeune fille rangée* comme projet existentialiste au féminin, comme réaménagement du *cogito*, comme récit politique, comme espace de négociation des formes de vie, etc.), d'autres analysent un aspect plus précis du récit (les personnages féminins ou masculins, l'enfance, la lecture, l'espace, la phrase). De la plus générale à la plus particulière, les études des deux ouvrages semblent s'accorder sur un principe de base : l'écriture mémoriale répond à un « désir de totalisation et de recherche synthétique du sens⁷ », à un besoin de « réunifi[cation] [d]es identités successives⁸ ».

En quoi cette quête narrative d'une synthèse de soi n'est-elle pas strictement individuelle ? En quoi le « Je » autobiographique est-il *aussi* historique (et philosophique) ? Comme le suggère Manon Garcia, la réponse à cette question est à chercher à l'intersection de la notion philosophique d'« universel singulier » et de la conception beauvoirienne de la littérature : « seul le témoignage littéraire permet de faire surgir un universel singulier qui témoigne par l'exemple de la tension entre situation et liberté et donne à voir un présent [...] insaisissable⁹ », ce « goût unique de la vie de chacun¹⁰ », selon le mot de Beauvoir. Or, pour Beauvoir, l'écriture doit être une « authentique aventure spirituelle¹¹ », une enquête, un risque, une mise en gage : l'énonciation littéraire ne témoignera d'un universel singulier que si la

⁶ Citée par Marine Rouch, « "Vous êtes descendue d'un piédestal" : une appropriation collective des Mémoires de Simone de Beauvoir par ses lectrices (1958-1964) », dans Jean-Louis Jeannelle, dir.,

⁷ Éliane Lecarme-Tabone, « Genres et genre », dans « Beauvoir en ses mémoires », *op. cit.*, p. 9.

⁸ Delphine Nicolas-Pierre, « Les *Cahiers de jeunesse*, chambre secrète des *Mémoires* », dans *Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 103.

⁹ Manon Garcia, « Vivre la philosophie : les *Mémoires* comme œuvre philosophique », dans « Beauvoir en ses mémoires », *op. cit.*, p. 67.

¹⁰ Simone de Beauvoir, dans Yves Buin, dir., *Que peut la littérature ?*, Paris, L'Herne, coll. « L'inédit », 1965, p. 79.

¹¹ Simone de Beauvoir, « Littérature et métaphysique » [*Les Temps Modernes*, avril 1946], dans *Idéalisme moral et réalisme politique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2017, p. 99.

singularité et l'universel y sont mis en question, que si la synthèse narrative est un processus de synthétisation, l'écriture de soi un effort d'intersubjectivation, le témoignage de la tension entre liberté situation une dialectisation. C'est de cette « démarche vivante¹² » qu'il s'agit ici de — partiellement — rendre compte en s'appuyant sur les diverses analyses des *Mémoires*, tout particulièrement sur celles qui concernent les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

Temporalisation, synthétisation : entre liquidation & vocation

L'analyse fait largement consensus : les *Mémoires d'une jeune fille rangée* décrivent la quête de sens de la jeune Simone, un sens ébranlé par la perte de la foi ou, plus largement, par la remise en question parfois difficile d'une morale abstraite et d'une vision stable du monde que lui inculte un milieu familial petit-bourgeois, conservateur et catholique. La jeune Simone oscille alors entre un difficile arrachement à la fixité, à la place qui lui est donnée, et l'élan qui l'achemine vers elle-même. Ce mouvement vers soi, ce désir de naître à soi-même, est orienté par le sentiment d'une vocation : la littérature et la vie intellectuelle. Le récit de jeunesse beauvoirien est ainsi sous-tendu par un double mouvement : une liquidation graduelle — et inachevée — des valeurs de l'idéalisme bourgeois, ou la défiguration d'un Moi donné, intériorisé ; et une préfiguration de soi, l'élaboration d'une manière singulière d'être-au-monde.

Écrivant ses *Mémoires*, Beauvoir ne se contente alors pas de seulement *répondre* à un désir synthétique de sens : elle retrace l'origine, les obstacles et les développements de cette orientation existentielle totalisante. Il faut en effet remarquer, avec Aude Bonord, que « la vocation est [...] liée de manière privilégiée au récit de vie. Centrée sur l'accomplissement de l'individu, elle transforme une existence en destin¹³. » La mémorialiste reproduit par l'écriture l'élan destinal de la jeune fille, revisite le temps et les lieux d'une singularisation orientée par une vision narrative et vectorielle de soi ; s'écrivant, elle se retotalise. Dans son article, Martine Boyer-Weinmann décrit d'ailleurs ce travail « métalittéraire¹⁴ » à l'œuvre dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, ce récit d'un devenir-récit : très jeune, l'enfant s'initie par les jeux à la « force libératrice de toute narration¹⁵ ». Cette déréalisation, ce *comme si* ouvert par la fiction permettra ensuite à la jeune Simone de « franchir

¹² Idem.

¹³ Aude Bonord, « Un récit de vocation », dans *Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 211.

¹⁴ Martine Boyer-Weinmann, « Espace des possibles et formes de vie potentielles », dans *Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 232.

¹⁵ *Ibid.*

imaginaires par la lecture "la frontière qui [lui] fermait le monde des garçons"¹⁶ ». Quand bien même la confusion entre le réel et l'idéal serait « un péché de jeune lectrice¹⁷ », l'identification romanesque ouvre l'espace des possibles, offre des lignes de fuite, préfigure des avenir : la littérature est la modalité centrale d'une *vivante* mise en intrigue de soi que l'écriture mémoriale doit reconstruire.

Toutefois, il faut encore souligner, après Esther Demoulin, le grand « désir d'exactitude¹⁸ » de Beauvoir, un désir qui la pousse à modeler son récit de vie sur le passage du temps, dans un corps à corps l'obligeant à « accepter certaines contradictions¹⁹ » ; au prix de l'affaiblissement de certaines thèses, Beauvoir décrit les errances du sens comme autant d'antithèses, autant de moments de détotalisation de soi : la vérité beauvoirienne est une vérité *en marche*, aux prises avec le réel, sans cesse détotalisée et retotalisée²⁰. Dès lors, si le désir d'exactitude implique une mise à distance de l'enfance, laquelle expliquerait la relative absence de « jeux entre le présent de l'écriture et le passé du vécu²¹ », cette distanciation implique à son tour la possibilité d'une réappropriation de l'enfance ; le sujet beauvoirien est ambigu, « à la fois immanence [enracinement, circularité] et transcendance [arrachement, vectorisation]²² » : sans enquête sur le temps objectif ou le temps en-soi, plus largement sur les forces qui agissent du dehors sur le temps subjectif, aucun récit authentique, aucune démarche vivante n'est possible. Beauvoir, d'ailleurs, ajoute :

[Q]uand on ne [...] propose pas de but [à l'existant], ou qu'on l'empêche d'en atteindre aucun, qu'on le frustre de sa victoire, sa transcendance retombe vainement dans le passé, c'est-à-dire retombe en immanence ; c'est le sort assigné à la femme dans le patriarcat ; mais ce n'est aucunement une vocation²³.

¹⁶ *Id.*

¹⁷ Marie-Hélène Boblet, « Affinités électives, aventure et imaginaire romanesque : *Le grand Meaulnes* à l'épreuve des *Mémoires d'une jeune fille rangée* », dans *Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 164.

¹⁸ Esther Demoulin, « *Les mots des Mémoires* », dans *Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 147.

¹⁹ *Idem.*

²⁰ Pour un aperçu de cette « méthode » d'investigation beauvoirienne, attentive à la fois aux faits et à l'expérience subjective, et pour laquelle la certitude pure et simple apparaît comme une lacune épistémologique, voir les « Préliminaires », dans Simone de Beauvoir, *La Mongue Marche : essais sur la Chine*, Paris, Gallimard, 1957, p. 7-29. La proximité de la rédaction de l'essai sur la Chine et des *Mémoires d'une jeune fille rangée* laisse d'ailleurs deviner une parenté épistémologique entre les deux ouvrages.

²¹ Esther Demoulin, « *Les mots des Mémoires* », art. cit., p. 148. Je me permets d'insister sur la relativité de cette absence : l'ironie, le style, qu'est-ce sinon une « voix » qui s'affirme au présent ?

²² Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1986 [1949], coll. « Folio-essais », p. 397.

²³ *Idem.* Le premier volume du *Deuxième sexe* est par ailleurs structuré par une typologie de récits : destin, histoire et mythe. Dès lors, si les *Mémoires* peuvent être lus comme une œuvre philosophique, la philosophie beauvoirienne est, quant à elle, déjà narrative. En ce sens, la philosophie préfigure un récit de vie à la fois destinal, historique et mythique, en plus de fournir les fondements d'un féminisme autobiographique : la réappropriation par les femmes des pouvoirs de la narration.

Redonner vie à sa transcendance passée, sauver son enfance de l'immanence dans laquelle le patriarcat l'a enfermée : Beauvoir est bien, selon le mot de Françoise Simonet-Tenant, une « écrivaine [...] de la résurrection²⁴ ».

Or il n'y a résurrection de la jeune Simone qu'en son absence, que si en contrepartie la mémorialiste consent à « lui prêter la force de [s]a vie²⁵ » : l'écriture de soi rejoue une « économie de l'existence » qui déjà guidait la vie de la jeune fille et que Catherine Poisson souligne avec force ; si la vie signifiante a un prix, les *Mémoires* eux-mêmes se payent : distanciation, détotalisation, anéantissement, « morts successifs²⁶ ». La perte de l'écart, la fin des distances, rendra d'ailleurs le récit chronologique insoutenable : *Tout compte fait*, ultime économie du cycle mémoriel, coïncide avec le passage de la linéarisation à la thématization, passage qui « défait [...] la clôture du sens, la totalisation²⁷ ». La mémorialiste vieillissante ne peut prendre sur elle-même le point de vue de la totalité, de l'absence, du néant : sa propre mort, cette impossible possibilité, lui échappe. Cependant, dans *La Cérémonie des adieux* et dès les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Beauvoir contourne l'aporie constitutive de son projet autobiographique, l'impossibilité de la totalité, en prônant sa vie aux autres, à sa famille, à Sartre, au cousin Jacques, mais également aux jeunes filles à qui elle « "rend" ce qu'elles lui ont apporté²⁸ » : contre la dégoûtante possibilité des « Mémoires d'un rat visqueux²⁹ », pure objectivation de soi aux yeux d'autrui, les *Mémoires* seront le récit d'une intersubjectivation, d'une libération qui est « un appel à la liberté d'autrui³⁰ ».

Soi-même comme toute autre

Toute jeune, l'enfant reçoit de son milieu et de ses lectures « une évidence capitale, propre à assurer de sa place dans le monde³¹ », une certitude de soi proche du *cogito* à laquelle s'intrique « une intuition du néant, associée à la lecture de "La petite sirène" : "Pour l'amour d'un beau prince, elle avait renoncé à son âme immortelle, elle se changeait en écume. Cette voix qui en elle répétait sans trêve : "Je suis là",

²⁴ Françoise Simonet-Tenant, « Mode d'emploi pour une lecture du récit d'enfance beauvoirien », art. cit., p. 129.

²⁵ Simone de Beauvoir, *Le Sang des autres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973 [1945], p. 42.

²⁶ Catherine Poisson, « Le prix de la vie », dans *Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 200.

²⁷ Hélène Baty-Delalande, « *Tout compte fait* : comment finir ? », dans « Beauvoir en ses mémoires », op. cit., p. 94.

²⁸ Anne Strasser, « Simone de Beauvoir et les jeunes filles rangées : l'art du contrepoint », dans *Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 45.

²⁹ Jean-Louis Jeannelle, « Être "au plus près des choses" : le mémorable dans *La Force des choses* », dans « Beauvoir en ses mémoires », op. cit., p. 45.

³⁰ Pascale Fautrier, « Autobiographie existentialiste et identité féminine », dans *Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 59.

³¹ Jean-Louis Jeannelle, « Beauvoir ou la fin de mélodrame », dans *Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 72.

s'était tue³². » Au solipsisme du « Je suis là » s'intrique une anticipation des identités successives et de la mort, plus exactement de la mort comme renoncement, comme don de soi : c'est au prix d'une existence à la fois isolée et sacrifiée à l'Autre que, pour la jeune Simone la vie prend la forme mythique d'un destin. Dans cette vie-destin, le monde est un décor qui renvoie l'enfant exceptionnelle à elle-même : observant « comme au théâtre³³ » la façade d'un immeuble, apercevant un enfant qui lit, elle s'émeut de « voir [s]a propre vie se changer sous [s]es yeux en spectacles³⁴ ».

Or les autres, s'ils prennent d'abord la forme rassurante du Même — la petite sœur Poupette, par exemple, est un Double —, ébranlent la certitude de soi, introduisent une faille dans l'autarcie infantile en dévoilant d'autres manières d'être-au-monde, d'autres formes de vies potentielles. La rencontre avec Zaza, souligne Martine Boyer-Weinmann, est une « rupture de la nécessité³⁵ », rupture du sentiment de sa place, percée dans le cercle formé par l'enfance : avec Zaza, Simone découvre la « distance indispensable aux échanges³⁶ ». Si la vie des autres s'intrique à celle de la mémorialiste comme autant de motifs secondaires, si les *Mémoires* sont un art du « contrepoint³⁷ », c'est ainsi parce que ces lignes de vie infléchissent celle de la jeune Beauvoir, à commencer par celles des autres jeunes filles : en creux de leurs différences, toutes sont confrontées à une situation similaire (réification du corps, mariage, etc.), toutes aspirent en contrepartie à construire leur individualité. Les lettres des lectrices confirmeront ce que les *Mémoires* supposaient : issues d'un milieu similaire, « ces lectrices se considèrent comme des doubles de Simone de Beauvoir³⁸ » ; mais, contrairement à la mémorialiste, plusieurs « sont restées prisonnières³⁹ » de l'immanence dans laquelle le patriarcat les confine.

Les *Mémoires des jeunes filles rangées* font état de l'emprisonnement des jeunes filles, d'un isolement avec lequel la jeune Simone cherche, difficilement, à rompre. Zaza, par exemple, est prise dans une aporie similaire à celle de son amie : elle doit choisir entre être soi-même (s'épanouir intellectuellement, épouser par amour Merleau-Ponty) ou être l'Autre (se plier aux exigences du patriarcat). Dans son autarcie même, le récit de Beauvoir est en ce sens déjà celui d'une situation paradoxalement partagée, c'est-à-dire partagée sans possibilité de partage : si les

32 *Idem.*

33 Pierre Bras, « Simone de Beauvoir et les immeubles », dans *Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 184.

34 Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit.*, p. 49.

35 Martie Boyer-Weinmann, « Espace des possibles et formes de vie potentielles », art. cit., p. 229.

36 Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit.*, p. 84.

37 Anne Strasser, « Simone de Beauvoir et les jeunes filles rangées : l'art du contrepoint », art. cit., p. 35-50.

38 Marine Rouch, « "Vous êtes descendue d'un piédestal" : une appropriation collective des Mémoires de Simone de Beauvoir par ses lectrices (1958-1964) », art. cit., p. 74.

39 *Ibid.*, p. 75.

identités sont mobiles, les formes de vie partageables, les vies demeurent uniques, séparées. Qui plus est, plus Beauvoir se libère de son milieu, plus elle met à distance les autres jeunes filles. Elle s'en excuse d'ailleurs dans une lettre à Zaza : « Du fond du cœur je vous demande pardon d'avoir passé toute l'année à côté de votre douleur sans avoir su la pressentir⁴⁰. » Les personnages féminins entourant la jeune Simone portent le sceau de cette ambiguë : elles l'initient à d'autres aspects de l'existence, aux interdits, au corps, « lui font entrevoir d'autres possibilités et l'aident à "inventer" son avenir⁴¹ » ; mais, dans un même temps, Beauvoir doit tenir à distance « les normes, et tout particulièrement celles assignées au genre féminin⁴² », choisir la « conversation⁴³ » plutôt que le mélodrame, l'ouverture plutôt que l'isolement, Sartre plutôt que Zaza. Beauvoir elle-même n'est pas à l'abri de l'équivoque : elle est toute autre – à la fois totalement autre, unique, et toutes les autres, semblable. Si le récit en totalité de soi est impossible, le récit de soi-même comme toute autre, récit d'une intersubjectivation, permet à l'autrice de retotaliser sa vie depuis une totalité qui la dépasse : le monde en (dé)partage avec autrui.

Entre liberté & situation : la solution littéraire & l'ambiguïté

Initiée par le cousin Jacques à la littérature contemporaine, la jeune Simone découvre dans la lecture une « société alternative⁴⁴ », une ligne de fuite hors de l'isolement : la littérature se confond avec la vie, et avec l'amour ; les personnages avec les auteurs, et avec Jacques. Beauvoir se forme à un idéalisme littéraire auquel se superpose un culte du Moi et une éthique de l'Inquiétude, une liquidation nihiliste, purement négative et à vide des valeurs bourgeoises⁴⁵. Si la vocation littéraire ouvre la possibilité d'effectuer des percées hors des cercles du conformisme, elle maintient un caractère ambigu : elle enracine le sujet dans l'imaginaire, l'éloigne des « choses », en plus de conserver de la religion un caractère d'ascèse, de Salut. Pierre-Louis Fort résume : « Le sacré quitte le *Livre* pour s'amarrer dans *les livres*⁴⁶ ».

⁴⁰ Simone de Beauvoir, Lettre à Zaza (Élisabeth Lacoïn), le 24 juillet 1927, dans *Simone de Beauvoir*, p. 317.

⁴¹ Anne Strasser, « Simone de Beauvoir et les jeunes filles rangées : l'art du contrepoint », art. cit., p. 48.

⁴² Hélène Baty-Delalande, « "On ne naît pas femme, on le devient" : comment échapper à la fabrique des filles ? », dans *Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 21.

⁴³ Jean-Louis Jeannelle, « Beauvoir ou la fin de mélodrame », art. cit., p. 84.

⁴⁴ Laetitia Hanin, « L'autobiographie au féminin, ou les codes de la distinction », dans « Beauvoir en ses mémoires », op. cit., p. 18.

⁴⁵ Voir sur ce point la très dense analyse de Cécile Decousu, « Des études en négatif », dans *Simone de Beauvoir*, op. cit., 237-253.

La solution littéraire est également ambiguë en ce qu'elle est rendue possible par le milieu dans lequel l'enfant grandit : le père, s'il méprise les intellectuels, valorise paradoxalement, comme Jacques plus tard, l'imaginaire et la vie intellectuelle⁴⁷. Au lendemain de la guerre, la jeune Simone se voit offrir par son père une ligne de fuite : « "Simone a un cerveau d'homme. Simone est un homme." Pourtant on me traitait en fille⁴⁸. » Contrairement à la plupart des jeunes filles, celle-ci est un esprit *avant* d'être un corps, un individu *avant* d'être le prolongement de l'espèce ; or, le constat abstrait ne s'accompagne d'aucune modification concrète de son éducation. De cette incohérence émerge la possibilité pour Beauvoir de « restituer une identité singulière, *de facto* féminine, en jouant avec la construction patriarcale de l'altérité féminine préalablement analysée dans *Le Deuxième Sexe*⁴⁹ ». Autrement dit, c'est en partie des contradictions de l'antiféminisme de son père qu'émerge la possibilité biographique et historique de l'individualisme (pré)féministe de la jeune Simone, lequel sera par la suite nourri de l'idéalisme du cousin Jacques : l'imaginaire comme force subjective de transgression du réel. Quand bien même le récit de jeunesse de Beauvoir n'est pas féministe — il ne met pas en scène ni n'exprime explicitement une révolte contre une infériorité socialement déterminée —, l'individualisme beauvoirien n'en demeure pas moins un tournant historique de l'émancipation des femmes : « Simone de Beauvoir se situe à un point de transition historique entre deux états de la condition féminine : elle en relève par certains aspects mais s'en distingue dans la mesure où elle s'affirme, en pionnière, comme un sujet à part entière⁵⁰. » Peut-être faudra-t-il la rédaction du *Deuxième sexe*, et celle des *Mémoires*, pour sortir Beauvoir de son autarcie : l'écriture mémoriale, on l'a vue, désindividualise. Les *Mémoires* sont, en ce sens, déjà politiques, déjà féministes ; ils rompent avec une culture de l'isolement, créent de la proximité, rendent possible une mise en commun des expériences féminines : l'individu y est saisi *depuis* le monde en tant qu'il est l'espace socio-institué des possibilités individuelles — et toujours déjà collectives.

⁴⁶ Pierre-Louis Fort, « Textes, prétextes et contextes : lectures d'enfances et d'adolescence », dans *Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 155. L'auteur souligne.

⁴⁷ Cette contradiction de la bourgeoisie conservatrice est soulignée par Esther Dumoulin, « *Les mots des Mémoires* », art. cit., p. 140-142.

⁴⁸ Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit.*, p. 111.

⁴⁹ Hélène Baty-Delande, « "On ne naît pas femme, on le devient" : comment échapper à la fabrique des filles ? », art. cit., p. 24-25.

⁵⁰ Éliane Lecarme-Tabone, « Genres et genre », art. cit., p. 8.

Être-au-monde, « au plus près des choses⁵¹ »

Ce désir de proximité et d'appartenance au monde prolonge, en la corrigeant, une intuition phénoménologique, une sorte d'intentionnalité renversée : l'enfant se sent nécessaire à l'existence du monde, comme s'il n'y avait de monde sans conscience du monde, comme si toute chose était quelque chose *pour* ma conscience. Toutefois, cette intuition est, sans la précompréhension de soi comme corps avec-autrui, incomplète. Les *Mémoires* sont la quête d'une retotalisation, d'un « faire corps » avec le monde. Dans un article Merleau-Ponty paru dans le numéro des *Temps Modernes* d'octobre 1945, Beauvoir écrivait en ce sens :

Un des buts essentiels que se propose l'éducation de l'enfant, c'est de faire perdre à celui-ci le sens de sa présence au monde. La morale lui enseigne à renier sa subjectivité, à renoncer au privilège de s'affirmer comme « Je » en face d'autrui ; il doit se considérer comme une personne humaine parmi d'autres, soumise comme les autres à des lois universelles inscrites dans un ciel anonyme. La science lui enjoint de s'évader hors de sa propre conscience, de se détourner du monde vivant et signifiant que cette conscience lui dévoilait, et auquel elle s'efforce de substituer un univers d'objets glacés, indépendants de tout regard et de toute pensée⁵².

Selon Beauvoir, l'éducation se propose de soutirer à l'enfant l'événement de sa propre irruption au monde ; le mouvement de la vie décrit dans les *Mémoires* est celui d'une reconquête de la présence, une renaissance qui ne peut advenir que sur fond d'un réenracinement du sujet dans le monde et avec autrui : la liberté trouve son amplitude (et son absence d'amplitude) dans les possibilités ouvertes par la *situation*, moins parce que la *situation* est la contre-force de la liberté que parce que la subjectivité émerge du monde. Peut-être en ce sens que le *cogito* beauvoirien — « Je suis là. » — est moins une certitude qu'un acte de langage, une manière de se faire être-là, de se faire être-corps contre ce qui cherche à anéantir présence, à transformer l'enfant en l'Autre.

C'est d'ailleurs la force de son corps, ses cris et ses larmes, le « poids de [sa] chair⁵³ », qui sert d'arme à l'enfant, oblige les puissances aériennes (la morale abstraite) à se matérialiser, à punir. Plus tard, une fois les puissances intériorisées, c'est cette même énergie qui tirera la jeune Simone vers l'ailleurs : « Mon conformisme n'avait pas tué en moi désirs et dégoûts⁵⁴. » Dans les *Mémoires*, le

⁵¹ Voir Jean-Louis Jeannelle, « Être "au plus près des choses" : le mémorable dans *La Force des choses* », art. cit., p. 41-52.

⁵² Simone de Beauvoir, « *La phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty », *Les Temps Modernes*, no 2, octobre 1945, p. 363.

⁵³ Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op. cit., p. 10.

corps suppose une force de naître par soi-même, un « mouvement spontané de la vie⁵⁵ » qui s'oppose à la fixité que des interdits, des universaux, des essences abstraites. Les *Mémoires* s'ouvrent d'ailleurs sur les appétits de l'enfant, ses « enthousiasmes gustatifs⁵⁶ », pour reprendre la formule de Michèle Le Dœuff : « [P]ar la bouche, le monde entre "plus intimement" en vous que par les yeux ou les mains. [...] [O]n ne mange pas n'importe quoi, sauf à risquer de devenir ce que l'on ne veut pas être⁵⁷. » Spontanément, l'enfant classe : il ne veut pas être « la fadeur des crèmes de blé vert, [...] le mystère gluant des coquillages⁵⁸ » ; il veut être l'explosion sucrée des pralines, les couleurs festives des confiseries. L'enfant ne veut pas s'uniformiser, il veut s'éclater, se pluraliser *depuis* les choses, se faire être, naître à soi *depuis* le monde. Dégouté ou désirant, le corps est le lieu d'une sensibilité métaphysique et esthétique : le sujet « fait corps » avec les merveilles et les horreurs du monde, de même, on l'a vue, qu'il s'identifie, « ne fait qu'un » avec les autres. L'écriture mémoriale poursuivra ce désir de se réunifier au Tout : dans la vie de Beauvoir et dans l'Histoire doit couler un même sang, comme si sa chair n'était pas tout à fait sienne, comme si le vivant n'était fait que d'une seule et même pâte.

Tout se passe alors comme s'il y avait une secrète entente entre le monde et soi, entente brisée par l'éducation morale et soutenue par la science pour lesquelles le corps est une enveloppe, une chose, alors qu'il est, fondamentalement, mouvement : identification et distanciation, désirs et dégoûts. Si cette entente prend parfois, chez la jeune Simone, la forme d'une mystique de la nature, elle est aussi l'intuition de la contemporanéité ontologique du sujet et de l'objet ; plus encore, elle est l'intuition de *l'être-là*, du sujet comme être-au-monde qui engage la réalité humaine en totalité. Manon Garcia souligne d'ailleurs l'importance de Heidegger dans l'écriture mémoriale de Beauvoir : « son adhésion à l'ontologie heideggérienne la conduira à penser d'une façon très particulière la question de la soumission, du choix et de la responsabilité, en refusant à la fois une approche purement individualiste et une approche structurelle et impersonnelle⁵⁹. »

En effet, ce paysage au loin, il persiste dans son être quand bien même la jeune Simone s'en détourne : « Là-bas, les eaux de l'étang se ridaient, s'apaisaient, la lumière s'exaspérait, s'adoucissait, sans moi, sans nul témoin ; c'était intolérable⁶⁰. » L'expérience de la présence, de la corporéité est aussi une intuition de l'éloignement

54 *Ibid.*, p. 61.

55 Simone de Beauvoir, « *La phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty », art. cit., p. 363.

56 Michèle Le Dœuff, dans « Des femmes, de la philosophie, etc. : questions à Michèle Le Dœuff », dans *Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 305.

57 *Idem.*

58 Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op. cit., p. 4.

59 Manon Garcia, « Vivre la philosophie : les *Mémoires* comme œuvre philosophique », art. cit., p. 56.

60 Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op. cit., p. 116.

de l'être : entre proximité et distance, présence et absence, le corps est en rapport avec la totalité, mais sur le mode détotalisé de *ne l'être pas*, d'une saisie intuitive d'un néant concret. Ici se rejoue l'ambiguïté du récit de vie beauvoirien, son renversement : c'est dans le récit singulier de sa singularisation que se découvre la possibilité de communiquer « en négatif⁶¹ » pour reprendre l'expression de Cécile Decousu ; découvrant la singularité, le non-commun, Beauvoir dévoile le fondement d'un renouvellement des lieux communs : la singularisation comme condition *sine qua non* du mouvement indéfini d'une *mise* en commun. Or, on l'a vu, la singularisation est aussi une liquidation, laquelle est indéfiniment ouverte : « L'idée d'un salut, justement, me semble bien être brisée. Je veux dire que j'ai encore envie d'écrire, mais que le projet d'englober le monde dans l'expérience de *ma* vie, eh bien, je n'y crois plus⁶². » Contre la possibilité d'une « particularis[ation]⁶³ », la singularisation comme possibilité du commun passe par une désidenfication, une (dé)vocation, c'est-à-dire par une critique de l'écriture mémoriale elle-même, par le maintien d'une ouverture.

La force de naître

Si l'ouverture des *Mémoires* « frappe par son évidence », cette évidence, la naissance comme point de départ de l'identité narrative, est moins le reliquat d'une conception scolaire de l'écriture et sclérosée du temps que la possibilité même d'une mise en commun de l'expérience de la singularité : en creux de la naissance se trouve à la fois la chose la mieux partagée du monde et l'annonce de lignes de départages, d'inégalités, à la fois une force neuve et la reproduction de rapports de pouvoir. Les *Mémoires* peuvent en ce sens être saisis comme une réappropriation de la naissance, laquelle s'organise autour d'une double tension : une tension idéaliste, les pouvoirs et les impasses de l'idéalité, sa force de décollement par rapport aux possibilités objectives, mais aussi ses fausses évidences, le sentiment d'avoir une *place* ; et les tensions d'un réalisme qui fonde dans le sentiment d'appartenance au monde à la fois le risque du conformisme et la possibilité de toute transcendance authentique. Ce double rapport de force est, semble-t-il, la trace d'une « démarche vivante » à l'œuvre dans les *Mémoires*, la conquête d'une identité.

On ne s'étonne alors pas de découvrir, au cours de la lecture des différents articles, quelques références implicites et explicites à Paul Ricœur ; peut-être que les études

⁶¹ Cécile Decousu, « Des études en négatif », art. cit., 237-253.

⁶² Simone de Beauvoir, citée par Hélène Baty-Delalande, « *Tout compte fait* : comment finir ? », art. cit., p. 91. L'autrice souligne.

⁶³ Hélène Baty-Delalande, « "On ne naît pas femme, on le devient" : comment échapper à la fabrique des filles ? », art. cit., p. 24.

beauvoiriennes ne prennent leur envol qu'à ce prix, celui d'un glissement historique de la notion d'identité : le passage de l'identité formelle, reconnaissable, stable, objectivable, à une identité sinon narrative in-formelle ou poly-formelle, ambiguë, à la fois mobile et mobilisante, difficilement objectivable, sans possibilité de surplomb, une identité qui n'est pas donnée du dehors, comme un nom à la naissance, et à laquelle il faut naître par soi-même, depuis le monde et avec autrui. Beauvoir semble en ce sens révéler l'existence d'un pouvoir antérieur au récit et qui, précisément, permet l'émergence du récit, un désir de vivre qu'il convient peut-être d'appeler la « force de naître ». Cette force, en étude littéraire, c'est l'auteur, ou plutôt l'autrice : peut-être faut-il passer par l'étude d'identités en quête de nouveaux récits et de nouvelles formes de vie pour mieux relire la littérature depuis le point de vue de ceux et celles qui la produisent.

PLAN

- Temporalisation, synthétisation : entre liquidation & vocation
- Soi-même comme toute autre
- Entre liberté & situation : la solution littéraire & l'ambiguïté
- Être-au-monde, « au plus près des choses⁵¹ »
- La force de naître

AUTEUR

Francis Walsh

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : francis.walsh.uqtr@gmail.com